

"Une formidable épopée qui emprunte aux grandes traditions, en particulier à l'*Odyssée*." Michel Abescat, France Inter

Après nous le déluge

YVAN ROBIN



Après nous le déluge

DU MÊME AUTEUR

Bonhomme, Éditions In8, collection « Faction », 2023.

La Fauve, Éditions Lajouanie, 2022.

L'Appétit de la destruction, Éditions Lajouanie, 2019.

Travailler tue !, Éditions Lajouanie, 2015 ; Lajouanie Poche, 2020.

La Disgrâce des noyés, Éditions Baleine, 2011.

YVAN ROBIN

Après nous le déluge

ROMAN



© Éditions In8, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Margot.

La veille du premier jour, rien ne vint perturber l'ordre immuable du monde. Le Fils salua le Père, et quitta le taudis avec sa canne de bambou sur l'épaule.

Derrière une taie de monoxyde, le soleil plongeait hommes et bêtes dans la touffeur. L'ombre imposante de l'édifice démesuré, en surplomb du fleuve, abritait la frêle silhouette du Fils qui remontait la sente. Au-dessus, presque émanée du ciel, la rumeur des camions de marchandises perdus dans les ralentissements lui parvenait déformée par l'altitude. Le Fils marchait en aidant sa jambe fléchie de sa main libre. Son corps formait un angle aigu avec la pente raide. Outre la tige de bambou qui reposait sur une épaule, la lanière de sa sacoche de cuir sur l'autre, il ne portait qu'un pantalon de coutil blanc coupé à mi-mollet et un débardeur élimé de son père. Il mâchait un brin d'angélique. Dans le sac, se disputaient son livre, un coutelas de foire, une boîte en fer, deux lignes de rechange, son sifflet de métal. Malgré

l'accablante chaleur, il aimait à déambuler seul de sa bicoque au lac. Gravier la butte et voir disparaître la peau de ses pieds nus sous la poussière du chemin bordé de broussailles. Parfois il escadait encore, jusqu'à la chapelle qui offrait une vue panoramique sur la cité, la vallée enclavée et les montagnes proches, aiguës comme les dents d'un monde affamé.

Il aimait que s'étire en guimauve, le jour d'avant celui de la reprise des cours. Il aimait à le faire durer plus que de raison, en regardant le bouchon de sa ligne des heures durant, et la trajectoire du soleil flou que renvoyait la surface du lac. Assis parmi les racines d'un saule, dont les branches procuraient l'ombre et l'intimité propices au recueillement, il pêchait.

Il dépassa le sommet de la butte, fit halte à la décharge. Autrefois, des lièvres bouquinaient dans la lande, parmi les muflers sauvages. Il écarta du pied les bidons cabossés, souleva un pneu à la gomme fendue. Entre deux carcasses de voitures, il exhuma celle d'un chien. Ses mains fouirent dans le fumier des entrailles, sans dégoût. Ses doigts saisirent d'indolents asticots. Dans la terre rendue meuble par une flaque d'hydrocarbure, il délogea un lombric de bonne taille, que la lame de son couteau tronçonna en petits rouleaux de chair brun rosé. Il enferma ses leurres dans sa boîte de pastilles vide et reprit son chemin.

Le Fils lança la ligne, le bouchon jaune taillé dans le liège se stabilisa. Il attendit en éprouvant le passage des minutes avec une jubilation toute enfantine. Ce jour allait durer, et cette pensée à

elle seule éloignait le lendemain. Chassait la promiscuité de la salle de classe, la voix docte du professeur, et l'ennui véritable du confinement qui l'accablerait dès le matin.

Il laissa le bouchon tressaillir trois fois, avant de ferrer sa prise d'un mouvement sec et habitué. Il souleva sa canne, sortit des eaux turbides une perche arc-en-ciel de taille égale à son majeur. Les autres espèces avaient pour la plupart déserté les étangs depuis la fin des saisons. Il ne restait que des perches, des anguilles sournoises et des catfishs aux longues moustaches. Pour ne pas sacrifier son bas de ligne, le Fils tenta de dégorger le poisson avec une branchette, puis se résigna à couper le nylon d'un coup d'incisive. L'hameçon resterait dans les tripes. Il ne le retrouverait qu'en dépiautant la chair bourrée d'arêtes, au moment du dîner.

De son sac, il sortit un nouveau bas de ligne. Il noua le nylon, pinça un plomb, et relança avec adresse entre les branches du saule pleureur. La perche agonisait sur la terre battue, se cambrait en rebondissant, quand il ferra la suivante.

Il déjeuna de baies bleu nuit, et déféqua derrière un genévrier. Il allongea dans les herbes coupantes un étron plus silencieux qu'un mulot, et se reculotta en zieutant alentours. Il feuilleta son livre, profita du bien-être que cela procurait. Il trempa ses pieds dans l'eau tiède, devina le poisson se fatiguer seul de l'autre côté de la ligne. Il suivit du regard son parcours nerveux, s'étonna de la réapparition soudaine du bouchon où nul ne l'attendait.

Il revint le soir à la baraque de tôle, les poches de pantalon pleines de poissons puants. Les nageoires dorsales lui piquaient les cuisses. L'astre brûlant plongeait de l'autre côté du fleuve, derrière les immeubles fichés dans le centre historique tels des aiguilles dans un porte épingles de couturière. Les émanations toxiques enveloppaient la ville d'un halo grisâtre.

Quand il entra, le Père penché sur sa table de poirier ne leva pas les yeux de sa plume. Ses longs cheveux filasses en rideau de théâtre encadraient le spectacle émouvant de son visage. Malgré ses mains abîmées par le travail, il s'échinait chaque jour à noircir ses carnets de poèmes et de pensées.

— Il en est encore tombé un, il dit froidement.

Le Fils vida ses poches dans un seau d'étain cabossé, sur le plan de travail de la cuisine. Certains poissons vivaient encore. Une fenêtre donnait sur le jardin en pente vers le fleuve. Le Fils essuya de sa paume pleine d'écailles multicolores la crasse qui obstruait le carreau.

— Quand ça ?

Le Père songea un temps, sa main atrophiée par l'arthrose en suspens au-dessus de ses notes.

— Une heure ou deux, je dirais. Il a fait un grand bruit. T'as rien entendu ?

Le Fils sortit au jardin. Il dépassa le potager anarchique duquel saillaient les lances guerrières des tuteurs des tomates. Il contourna le compost, les pieds de chanvre odoriférants destinés aux tisanes du père. Des craquelures nervuraient la terre malgré la proximité du fleuve. L'eau chargée

des égouts de la cité glissait comme un anaconda. Elle charriait dans sa vase immonde les troncs morts et les ordures. De l'autre côté, lorsque la brume se dissipait, il distinguait l'habitation de Dalila, sa camarade de classe. Une vaste demeure dont la façade vitrée renvoyait le soleil levant.

Prudemment, le Fils s'approcha du corps écrasé comme d'un pétard mouillé. Il leva les yeux vers le pont, cinquante mètres au-dessus. Malgré la nuque brisée, le corps était d'un seul tenant. Une épaule retournée lui conférait une pose insolite. Il fit le tour, approcha sa main de l'orifice buccal. Impossible d'appeler cela une bouche, tant la mâchoire et les dents défoncées rendaient le faciès abstrait.

Il pressa deux doigts dans le cou. La peau dure déjà froide ne lui sembla pas abriter le moindre pouls. Il avait des consignes. Se méfier du sang, surtout s'il avait lui-même de petites coupures sur les doigts, autour des cuticules. S'assurer qu'aucun moustique ne tournoyait autour de la victime. On pouvait avoir peur des chiens, mais par-dessus tout, il fallait craindre les insectes.

Il courut jusqu'au taudis, décrocha le miroir à barbe du dessus de l'évier, sortit son sifflet de sa besace, et revint près du suicidé. Il lui plaça la glace sous le nez, afin de vérifier qu'aucun souffle même tenu n'y déposait la moindre pellicule de buée. Le Fils fouilla les poches du mort. Sans surprise, elles ne contenaient pas de papiers d'identité. Il y trouva une carte postale du Mont d'Airain, du temps où une calotte immaculée chapeautait la pointe. Où un téléphérique rouge pimpant

permettait de convoier les visiteurs. Au dos, l'inscription manuscrite ICI NUIT ne retint guère son attention. Il s'agenouilla, ferma les yeux, et commença d'entonner une prière à voix basse.

— *Que la terre boive ton vin / Que les joies qui furent tiennes amoindrissent nos peurs / Que toute la sueur versée naguère incite notre labeur / Que ta chair soit le festin des chiens.*

Avec son canif il découpa les vêtements du mort, avant de les faire brûler dans un baril rouillé. Allumer un feu lui procurait toujours une sensation honteuse, d'ordre sexuel.

Il roula péniblement le corps nu jusqu'à la barque, amarrée non loin. Grâce à une poulie et une corde dédoublée, il fit remonter l'embarcation, chargée du cadavre, en amont du fleuve, le long de la rive, vers l'endroit où les baraques mal bricolées s'agglutinent les unes sur les autres. Quand il estima le suicidé à bonne distance, il noua la corde à un piquet et souffla plusieurs fois dans son sifflet à ultrasons.

L'atmosphère moite et tamisée rendait la scène irréelle. Le Fils en sueur, tâché du sang du mort, la barque, le corps nu offert en pâture. Les meutes de chiens errants qui rappliquaient du versant opposé de la colline.

L'enfant suivit le manège de loin, observa les querelles des bêtes qui se disputaient les morceaux nobles, puis s'en retourna au taudis.

Le Père et le Fils dînèrent de peu. Un morceau de fromage, les perches en friture, du pain de la veille et de la soupe de tomate. De l'eau, du vin.

— Il avait des papiers ? demanda le Père entre deux gorgées sonores de bouillon.

Le Fils secoua la tête.

— Juste une carte.

Il hésita à poursuivre, pour leur épargner à tous les deux un silence attristé.

— Une carte postale du Mont d’Airain.

Le Père accusa le coup. Sa nuque se raidit, la peau changea d’aspect à la naissance du cou. Ce qu’il restait de la Mère reposait pour les siècles et les siècles sur les versants enherbés de cette montagne de cuivre.

Le Père vida son vin.

— Tu l’as pris en photo ?

— Non.

— Pourquoi non ?

— Il s’était cassé les dents avant de sauter.

Le Père exprima sa lassitude par une moue faussement affectée. La plupart de ceux qui souhaitaient en finir se défiguraient à coup de marteau pour s’affranchir de la reconnaissance faciale.

— T’avais des devoirs ?

Le Fils feignit d’ignorer la question, et enfourna un quignon de pain entre ses dents.

— Feu-de-bois ?

— Je dois présenter un livre, il dit la bouche pleine.

— Lequel t’as choisi ?

— D’après toi ?

Le Père hésita, avant de dissuader son Fils.

— Ils vont se moquer de toi, prends un livre qui raconte quelque chose.

— Mais ce livre *me* raconte quelque chose.

— C'est différent... T'aimes la musique des mots car tu l'entends depuis que t'es petit, mais ça ne veut rien dire.

— Toutes façons, j'ai pas besoin de ça pour qu'on se moque de moi.

Le Père sourit de la répartie du gamin, et s'assombrit aussitôt en réalisant ce qu'elle signifiait. Il frotta sa main douloureuse. L'orage allait venir. Le Père le sentait dans ses os.

Le Fils débarrassa la table, fila dans la salle de bain. Il opéra une toilette complète jusqu'à ses ongles encroûtés de sang, qu'il brossa. Il passa son pyjama vert, et embrassa le Père assis sur la vieille banquette de Volvo, au salon. Un disque tournait sur la platine, à bas volume. *Nocturne en Mi mineur* de Chopin, *opus 72*. Le Fils prépara ses affaires pour le lendemain, gagna le lit avec l'ouvrage à l'épaisse couverture de cuir. Il régla son réveil, vérifia par deux fois l'horaire. Il manipula la carte postale, s'évada dans les alpages, relut le message mystérieux qu'elle délivrait. Elle ferait un bon marque-page.

Vraiment, la veille du premier jour, rien ne vint perturber l'ordre immuable du monde. La nuit tomba. Le vent siffla. L'enfant ouvrit le livre.

LE PREMIER JOUR

[Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. La terre était informe et vide. Il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne et il sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit. Ainsi, il y eut un soir, il y eut un matin, ce fut le premier jour].

À peine tiré du lit, je saute dans mes vêtements et cours dans l'obscurité pour ramener la barque à bon port. Les chiens ont correctement travaillé, il ne reste de la dépouille du suicidé qu'un minuscule tas d'ossements à jeter dans les flots boueux.

Les lumières brillent, sur l'autre rive. J'avale à la hâte les tartines que mon père a beurrées pour moi, bois d'un trait le chocolat en poudre dilué dans l'eau. Je pose un baiser sur sa joue barbue et m'envole, sac en bandoulière, vers l'arrêt de bus. La nuit est encore dense, mais la lune pleine permet de s'orienter. On me laisse m'asseoir au

fond du car, en parlant dans mon dos. À cause de ma rousseur, de l'odeur du poisson, du mort ou de la vase du fleuve, qui me collent à la peau.

La matinée débute dans un climat d'inquiétante étrangeté, mais nul ne sait pourquoi. La reprise du rythme scolaire, les dernières langueurs du sommeil qui peinent à s'estomper, le manque d'oxygène ou la température trop élevée.

C'est Dalila, la préférée, qui offre la première lecture. Son passage est tiré d'un mince roman équestre à la couverture rose bonbon.

— *Crève-cœur se tenait sur le flanc, effondré en plein champs. Son ventre se soulevait, sous la robe palomino. Suzanne s'approcha de l'animal, et lui ôta le mors. L'air chuintait dans la gorge de Crève-cœur, qui semblait de plus en plus faible. Suzanne souleva délicatement l'épaisse lèvre de son compagnon. En broutant, il avait dû ingérer quelque chose de dangereux pour lui. Le champ n'avait pas été entretenu depuis longtemps, le vieux fermier était malade. Elle voulut appeler de l'aide, mais les autres avaient déjà disparu dans la forêt. En observant l'agonie du cheval, elle comprit. Elle se rappela les cours théoriques de son premier galop, au club. Crève-cœur avait avalé des chardons. Suzanne pouvait même en voir les échardes dans la bouche du cheval. Il risquait de mourir si ces plantes piquantes perforaient les fines parois de son œsophage. Elle caressa l'encolure de son destrier, pour le rassurer, et lui parla doucement à l'oreille. Tiens bon Crève-cœur, lui dit-elle. Tu vas t'en sortir, je te le promets. Je vais chercher les secours.*

— Très bien Dalila, c'est parfait, dit le professeur. Tu as mis le ton et ce passage était bien choisi. J'aurais juste une question...

— Oui.

— Est-ce que le cheval va s'en sortir ?

— Pour le savoir il faut lire le livre monsieur !

Trois autres élèves présentent les ouvrages qu'ils ont apportés, puis mon tour vient.

— C'est un texte anonyme, je dis d'une voix enrouée.

— Plus fort je te prie, dit le professeur. Tu dois t'adresser à tout le monde.

Je mobilise mes forces, et reprends la parole.

— C'est un texte anonyme... La couverture est en cuir, et ne mentionne pas de maison d'édition.

Le professeur opine, intrigué par la présentation.

— Quel est le titre ?

J'ouvre la première page, lis sur un ton monocorde.

— *Principe de désacralisation de la vacuité.*

Le professeur prend l'air constipé. La classe commence à s'agiter.

— Tu as trouvé ça où ?

J'hésite à répondre que ma mère me le lisait chaque soir quand j'étais petit.

— Bon, tu sais s'il s'agit d'un roman, d'un essai ?...

Devant ma mine contrite, le professeur n'insiste pas.

— On t'écoute... Le passage que tu as choisi.

Je recule mentalement comme pour prendre de l'élan avant un saut dans le vide, et me lance enfin.

— *Depuis les temps immémoriaux, l'homme ne connut de quête qui ne fut théocentrique. Dès lors qu'il ôta toute forme de matérialité à la proliféricité pécuniaire, grâce à l'avènement des transactions informatisées, à la profusion des services financiers, aux taux de change flottants ou à la spéculation outrancière, la conviction d'une sacralité immanente acheva de forger l'inconscient collectif à l'endroit de la richesse et des bienfaits de son accumulation irraisonnée.*

— Euh, merci... Merci, ça ira. À première vue c'est un opuscule pour le moins abscons et prétentieux, mais...

Entraîné par le rythme de ma lecture et l'étonnement d'entendre ma propre voix, j'ignore le professeur.

— *Seule la proliféricité de l'esprit orientera l'homme dans la voie salvatrice de l'ordonnancement naturel.*

Le silence envahit la salle de classe. Un silence cartonneux que même le professeur n'ose interrompre. Seul le hoquet régulier de la trotteuse de l'horloge, au-dessus du tableau noir, retentit encore. Les aiguilles marquent dix heures dix.

— Le soleil s'est pas levé, crie une voix depuis le fond de la salle. Monsieur, monsieur, le soleil s'est pas levé !

Les pieds des chaises grincent quand la vingtaine de gosses se précipite aux fenêtres. Dehors, la nuit prend toute la place.

*
**

Tu penses trop fort. Ton fils est parti à l'école et tu aimerais te consacrer à autre chose qu'à la mort. Tu refais du café, avec le fond d'un sachet de grains frelatés. Tu termines la tartine beurrée délaissée par l'enfant. Tu masses les articulations douloureuses, à la naissance de tes doigts tordus. Tu relis les missives de l'huissier, dans l'ordre chronologique. Le ton péremptoire. Le verbiage faussement compassionnel. Les injonctions intimidantes. Le cachet officiel. Le jour et l'heure de la prochaine visite, en caractères gras, la saisie annoncée du peu qu'il te reste pour subsister.

Il fait nuit tard ce matin. Tu te dis cela comme tu te dirais n'importe quoi. Il fait beau, le ciel est couvert, j'ai faim. Par principe, tu éteins la lumière. C'est la clarté du jour qui viendra te sortir des limbes les pieds devant.

Tu poses la tasse fumante sur le rebord de la fenêtre et tu restes debout, à contempler les reflets de la lune sur le fleuve. Tout en haut, sur le pont, l'agitation des moteurs propulse les passagers dans la vie active. Tu as dû en descendre des marches, pour atterrir si bas. Tu essuies la buée qui opacifie le carreau. L'invisible apparu par la magie de ton haleine fétide. Tu vérifies que la porte d'entrée n'est pas verrouillée.

C'est lui qui t'a retenu jusqu'ici. Ton fils. À mots couverts, on t'a souvent reproché de l'avoir offert, comme en sacrifice, à un monde vicié. Naïvement, tu en attribuais trop à sa jeunesse. Le pouvoir de changer la société. Et de te changer toi. L'insigne et lourd tribut de faire se prolonger l'existence de celle qui le vit jaillir de son ventre.

Tu pleures. Tu te brûles la langue. Le café a goût de terre. Tu mets un disque, sur l'électrophone. La *Danse macabre*. Tu décroches une serviette de toilette de la patère, dans la salle d'eau, puis tu te diriges vers la chambre. Tu écartes le voile de la moustiquaire, allumes le chevet. Tu fais le lit, hésites à te recoucher. Tu t'assieds, laisses pendre tes mains entre tes jambes pour voir tes veines enfler. Finalement, tu déloges Attila du râtelier.

Du tiroir de la table de nuit, tu sors une boîte aux angles cornés. Tu charges le fusil d'un geste déterminé. Assis au bord du lit, face au mur, tu fais craquer les os de tes poignets. À l'aveugle, tu noues la serviette autour de ton crâne. Inutile d'exposer ton jardin secret à qui ramassera ta dépouille. Tout assermenté qu'il doit être, ton contempteur devra vaincre l'effroi de ta découverte. Non. Ton fils ne te verra pas dans cet état.

Le fusil tourné contre toi, tu poses la crosse sur la moquette auréolée par les gouttières. Tu retires ton pied droit de ta chaussure, que tu portes en savate, l'arrière aplati sous le talon. Tu places le gros orteil sur la queue de détente, inaccessible de tes doigts. Tu glisses la double bouche de l'arme entre tes dents, et cramponnes le canon de tes mains arthritiques. Depuis le salon, Camille Saint-Saëns accompagne avec emphase tes derniers mouvements.

Tes larmes ruissellent, empruntent les sillons que le temps a gravés sur ta peau. Ton nez coule. Ta salive, mâtinée d'huile et de résidus de poudre, te coule entre les poils du torse. Un rayon de soleil pourrait percer, là, maintenant, zébrer ton

REMERCIEMENTS

Je tiens ici à remercier Josée, Sylvie, Gaëlle, Elsa et Olivier, des éditions In8 pour la confiance et l'audace ; Agathe de poursuivre l'aventure avec tant d'enthousiasme.



13956

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 25 septembre 2023*

Dépôt légal septembre 2023
EAN 9782290377192
OTP L21EPLN003336-542573

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion